

QUATUOR MANFRED : BERLIN Paradise

PARIS, Mer 26 fév 2020 : QUATUOR MANFRED, « Berlin Paradise ». Porté par les membres du **Quatuor MANFRED**, jamais en reste d'un risque nouveau, « Berlin Paradise » est un voyage musical à Berlin pendant les années folles, convoquant le tourbillon artistique et utopique dont l'issue irrépessible sera l'auto destruction et la folie hitlérienne. Des espoirs portés par une insouciance collective y sont avortés et accouchent de la fin de la civilisation. C'est ainsi que le meilleur de l'humanité peut si l'on n'y prend pas garde, préluder au pire... Imaginé par le Quatuor Manfred et la chanteuse **Marion Rampal**, avec le saxophoniste **Thomas Savy**, le programme interroge le répertoire berlinois des années 20 aux années 40, de Kurt Weill à Hollaender ; y paraissent des légendes iconiques désormais, allégorie d'un art de vivre aussi impertinent que fragile, Marlene Dietrich et Lotte Lenya.



Tout commence dans le Berlin mythique de la république de Weimar qui aura duré 15 ans (1918 – 1933). La jeunesse s'émancipe contre l'ordre moral bourgeois : « les jeunes filles coupent leurs cheveux à la garçonne, l'androgynie devient un critère de mode, l'homosexualité est reconnue et défendue, les utopies politiques s'affirment. Les artistes survoltés s'empressent de casser les codes, quittent le chemin tracé du classicisme, investissent les cabarets, partent à la découverte du jazz, se jettent avec frénésie sur le cinéma, exaltent la liberté de pensée... ».

Mais ce nouveau monde, telle une chimère s'écroule sous le

coup de la crise financière (krach de 1929) et de la grande dépression de 1930 qui s'en suit ; Berlin, trop frêle rempart artistique et culturel contre l'inexorable montée du nazisme, n'est-il qu'un leurre ?... « Comment résister ? Pourquoi devoir cesser de croire à la possibilité du bonheur ? » / Nouveauté discographique du Quatuor MANFRED : Bye Bye Berlin! Marion Rampal & Quatuor Manfred (Harmonia Mundi)

QUATUOR MANFRED

PARIS, Bal Blomet

26 février 2020, 20h30

RÉSERVEZ

Jazz & Music Hall

<http://www.balblomet.fr/events/berlinparadise/>

[Marion RAMPAL \(chant\)](#)

[Thomas SAVY \(saxophone\)](#)

**CD événement, critique.
MOZART / JEAN MULLER :
Sonates Vol.2 (1 cd Hänssler)**

**CD événement, critique. MOZART /
JEAN MULLER : Sonates Vol.2 (1
cd Hänssler – 2016)**

– Les 4 Sonates de ce vol 2, éclairent la prodigieuse vitalité inventive de Wolfgang, alors adolescent, souvent touché par la grâce, à Munich puis Mannheim... Ainsi se précise l'idéal des Lumières, celui préclassique et galant des années 1770 qui confirme le



style européen de Mozart. C'est une écriture dont la perfection formelle souvent aimable et virtuose n'écarte ni profondeur ni sincère tendresse. **Jean Muller**, pianiste remarquablement articulé, d'une volubilité réjouissante, à l'acrobatie élastique aux milles nuances, poursuit ce qui s'annonce comme un intégrale des Sonates mozartiennes, après un vol 1 également édité chez Hänssler.

Respectons la chronologie mozartienne. **Les Sonates munichoises** du cd constituent un corpus de 6, celle écrites à Munich où Mozart séjourne avant Mannheim, vers 1774-1775. A 19 ans, alors sur le métier de *La Finta Giardiniera*, Wolfgang éblouit par la richesse de son inspiration qui explore et expérimente autant à l'opéra que dans le genre sonate.

La **K 282** est l'une des plus facétieuses et enjouées, riche en surprises, et aussi en suspense (début du Menuetto). Mozart s'y révèle un frère artistique proche de l'humour de Haydn son aîné. Mais le début de l'Adagio placé en premier mouvement, surprend tout autant pas sa délicatesse pudique à laquelle la digitalité de **Jean Muller** apporte une fluidité bondissante et rafraîchissante qui donne l'impression d'une section scherzando comme improvisée.

Finesse, humour, virtuosité... les Sonates de Mozart régénérées... Jean Muller, superbe mozartien

La **K 279** trahit une conception encore baroque tardive dans l'écriture qui rappelle évidemment le clavecin et ses effets d'un flux non continu mais déroulé par séquences. Jean Muller réussit à équilibrer séduction digitale et subtilité expressive. Le charme et l'élégance qu'y déploient Mozart, restent emblématique de son raffinement naturel comme de sa prodigieuse versatilité (éclats de rire dans le premier Allegro ; plis et replis d'une pudeur préservée dans le chant lumineux et presque secret de l'Andante).

La **K 284** couronne le cycle des 6 Sonates munichoises. C'est la plus longue et la plus redoutable techniquement. Son premier mouvement déploie une architecture et un souffle orchestral. Le mouvement lent est un Rondeau en polonaise, subtil et intérieur (le jeu déploie un velouté suggestif).

La volubilité et la versatilité de Mozart redoublent d'intensité, en particulier dans le mouvement final et ses 12 variations, miroir d'une inspiration virtuose et sans limites qui sur le rythme d'une gavotte faussement badine, enchaîne les acrobaties les plus audacieuses. L'imagination de Mozart

va plus loin encore qu'auparavant ; le pianiste libère toutes les facettes d'une prodigieuse inventivité (finesse éthérée, voire céleste de la variation 11, Adagio cantabile). Toutes les ressources de la technique et de l'écriture visent la sincérité et atteignent à une justesse de ton, jamais artificielle.



Comme un concentré d'équilibre, Jean Muller place en ouverture de son programme la très aimable Sonate K 311. **En 1777, Mozart apprend et assimile les caractères de l'école de Mannheim** : nervosité, expressivité, élégance et flexibilité, surtout intense dramatisme qui explique combien l'écriture orchestrale et aussi comme ici pianistique, s'y trouve proche de ... l'opéra. Dans sa vie personnelle, Mozart trouve à Mannheim, l'amour, au contact de la famille Weber, d'abord épris de Aloysia, puis de sa sœur Constanze, sa future épouse. Energie, exaltation, profondeur et tendresse s'entendent dans la K 311: souffle orchestral du premier mouvement ; duetto amoureux de l'Andante con espressione ; ivresse dansante du Finale. Jean Muller cisèle en particulier l'articulation des climats du Rondeau final (Allegro) dont il exprime avec une précision quasi électrique la diversité des séquences ; la palette expressive s'embrase mais toujours avec une élégance intérieure réjouissante. L'agilité mozartienne, sa volubilité virtuose se manifestent clairement de l'un à l'autre mouvement. Et l'interprète grâce à une articulation qui soigne les phrasés (admirable suspension millimétrée des reprises et des fins de phrases), insuffle un idéal d'élégance tout au long d'un jeu pourtant expressif et très contrasté. Pétillant et flexible.

Ce recueil est une grande réussite. Jean Muller se montre un orfèvre du style et de la nuance. Goût maîtrisé du risque ; comme nous l'avons souligné beauté des phrasés souverains ; flexibilité ronde et facétieuse, préservent ici l'urgence, la profondeur, la passion. Ce Mozart est aussi tendre, intense que mûr et ambitieux. Passionnant. On attend la suite avec impatience. **Parution : février 2020.**



CD événement, critique. MOZART / JEAN MULLER : Sonates Vol.2 : K 311, K 282, K 279, K 284 (1 cd Hänssler – enregistrement réalisé à Luxembourg, août 2016) – CLIC de classiquenews de février 2020.

LIRE AUSSI notre dépêche annonce du [cd MOZART VOL 2 par Jean MULLER \(Hänssler\)](#)

LIRE AUSSI notre ENTRETIEN avec JEAN MULLER

Les noces de l'humour et de l'élégance

[ENTRETIEN avec JEAN MULLER](#), piano. A l'occasion de son 2^e volume des **Sonates de Mozart** édité par Hänssler (février 2020), le pianiste luxembourgeois Jean Muller répond aux questions de CLASSIQUENEWS. L'intégrale en cours et qui comprendra à l'horizon 2022 (printemps) 5 volumes, s'annonce déjà comme une version de référence, tant par la justesse des intentions poétiques, que l'éloquence articulée que sait y déployer l'interprète. Jean Muller a raison de souligner combien **le classicisme de Mozart à Vienne** incarne un âge d'or esthétique, où la forme fusionne avec le sens. Rien n'est donc purement décoratif ici. Et malgré son jeune âge, Wolfgang bouleverse à bien des égards. C'est bien le propre du pianiste que d'éclairer ici, sur son propre Steinway D, la sincérité et la profondeur sous le masque de l'invention et aussi de la facétie. [Entretien pour classiquenews.](#)



Illustrations : portrait de JEAN MULLER © Kaupo Kikkas

Roméo et Juliette de Tchaïkovsky



France Musique, dim 23 fév 2020, 16h.
Roméo et Juliette de Tchaïkovski. La
tribune des critiques de disques.
Quelle est la meilleure version
enregistrée de la partition du
compositeur russe romantique ? Ce n'est
qu'en 1886, que Tchaïkovski valide la
version définitive de son ouverture,
d'après Shakespeare, **Roméo et Juliette**,
les amants maudits mais sublimes de
Vérone. Ayant présenté la première
version dès 1870 (créée cette année là

en mars à Moscou), Piotr Illytch répond à la demande
pressante du fondateur du Groupe des Cinq, Balakirev ; lui-
même avait composé un remarquable Roi Lear. Tchaïkovski lui
emboîte le pas et exprime sa passion shakespearienne.

La partition réalise alors le dessein du groupe des
Cinq : élever l'écriture musicale russe à l'égal de la
musique occidentale symphonique. Pari réussi par Piotr
Illytch qui fusionne les deux tendances, dès le début avec
l'exposition préalable du thème de frère Laurent, complice et
marieur des amants, qui s'inspire d'un choral russe.



**CD, critique. BEETHOVEN :
Complete Fortepiano
Concertos. Arthur
Schoonderwoerd, Cristofori (**

3 cd Alpha « Black Box »)

CD, critique. BEETHOVEN : Complete Fortepiano 
Concertos. Arthur Schoonderwoerd, Cristofori (3 cd Alpha
« Black Box »). L'option est révélatrice et répond aux
promesses exprimées : qu'avons nous à gagner des instruments
historiques si l'on perd la puissance et la suavité du son ? ...
« Tout ! » ...semblent nous rappeler les interprètes de cette
version dépoussiérante... Sur un pianoforte d'après Walter (vers
1800), Arthur Schoonderwoerd restitue un Beethoven régénérée
dans le sens du relief incisif, en couleurs intensifiées mais
moins puissantes certes, mais d'autant plus caractérisées
grâce au timbre de chaque instrument, un par partie.
L'articulation s'en ressent et avec elle, la précision de
l'éloquence, la fluidité du discours musical, et aussi la
complicité versatile entre les instrumentistes. Le résultat
est chambriste moins symphonique, et le contrepoint gagne en
acuité ce que le souffle perd en puissance. Parfaitement
dessiné, troublant par les magie des timbres mêlés et
rehaussés, ce Beethoven prend tout son sens au XXIè, au moment
de son 250è anniversaire ; l'apport des instruments anciens ne
pouvait être mieux explicité, ni plus convaincant. Dans cette
arène picturale où chaque note compte par sa singularité
propre, Beethoven devient génie de l'éloquence autant cérébral
que viscéral. Un son nouveau, revivifiant. Un vrai coup de
nettoyage. Tout ce que l'on espérait vivre grâce aux
instruments anciens et aux gestes inspirés qui les animent.

Judith et Holopherne du

Caravage, le tableau redécouvert (L'affaire Caravage : 2016 – 2019)

ARTE, Dim 23 fév 2020, 17h30.

C'est la redécouverte d'un **Caravage** la plus spectaculaire, survenue à Toulouse en 2014. Les œuvres du peintre italien qui marque l'histoire de la peinture par son fort réalisme, son clair obscur dramatique et la violence pourtant poétique de ses sujets demeure l'un des génies les plus saisissants de la peinture. Caravage a inventé le langage baroque.



Grande toile, « Judith décapitant Holoferne », est la plus récente œuvre redécouverte, attribué au maître du baroque Michelangelo Merisi, dit le Caravage (1571-1610). Les spécialistes internationaux discutent encore de son attribution : Caravage ou pas ? Dans le docu diffusé par Arte, l'expert parisien Éric Turquin affirme sa authenticité. Réalisé en 1607, le tableau, fascinant par son réalisme cru et son jeu de lumière, est alors estimé entre 120 et 150 millions d'euros. N'hésitant pas à créer un événement retentissant pour faire monter les enchères, la stratégie de l'expert Éric Turquin vise alors à organiser une vente spectaculaire.



Pourtant l'œuvre, suscite encore des interrogations et divisent les experts et collectionneurs. Certes le visage de Judith, fière, déterminée marque les esprits ; mais le cou de la vieille qui

porte entre ses mains, le drap sombre prêt à recueillir la

tête décapitée, pose problème... Le vrai sujet du film reste la force poétique des oeuvres du Caravage dont la vie tumultueuse voire scandaleuse est évoqué. Homme des sujets passionnés et crus (ici une décapitation représenté avec les filets de sang), Caravage suscite des réactions exacerbées de la part des collectionneurs et spécialistes qui l'admirent. Documentaire de Frédéric Biamonti (France, 2018, 1h27mn)



En un épisode romanesque imprévu, la toile finalement ne passera pas en salle des ventes à Toulouse (enchères annoncées en juin 2019) mais sera vendue de la main à la main au profit d'un collectionneur privé qui s'est proposé ensuite de la déposer dans un grand musée .. lequel et quand ? A suivre.

VOIR le TEASER sur ARTE :

<https://www.arte.tv/fr/videos/082229-000-A/l-affaire-caravage/>



Illustrations : Judith décapitant Holoferne (toile découverte en 2014 dans un grenier de Toulouse)

Sur le même thème, **LIRE** notre présentation de l'oratorio vénitien **Judith Triomphans** de **VIVALDI**

<http://www.classiquenews.com/judith-triumphans-de-vivaldi/>

Illustrée par une autre version de Judith par Caravage (Rome, Palazzo Barberini)



Judith décapitant Holopherne (version originale / 1598. Rome, Galleria Nazionale d'Arte Antica, Palazzo Barberini)

Caravage authentique ou copie d'époque ?

La Judith de Toulouse, exposée un temps à Milan, a été comparée avec une version originale jusque là connue, copie d'époque, propriété de la Banque Intesa Sanpaolo à Naples. Le commissaire priseur enthousiaste estime quant à lui que la

toile de Toulouse est un original qui provient de l'atelier de Caravage à Rome ou à Naples : en 2017, à l'occasion d'une conférence donnée au musée des Augustins devant 225 experts judiciaires, Marc Labarbe, commissaire-priseur à Toulouse précisait : « Claudio Falcucci et Rossella Vodret ont procédé à un examen scientifique du tableau, leurs découvertes font pencher les experts vers un consensus en faveur de l'authenticité ». Voilà qui est clair. La technique est la même que les toiles réalisées à Naples vers 1607, diagnostic établi par Rossella Vodret qui a ausculté plus de 22 toiles du maître. D'autant que la radiographie a révélé des repeints sous jacents, du même type que ceux de la toile de Milan.

VOIR LE TEASER VIDEO

La découverte d'un tableau du Caravage dans un grenier Toulousain – par Maître Labarbe et Eric Turquin (avril 2016)

Ce Caravage est un authentique :

Eric Turquin explique la découverte de la toile... et pourquoi il penche vers un original car les repeints encore visibles attestent d'une peinture qui a gardé les marques d'une conception originale en cours d'affinage par le peintre lui-même...

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020.

GERSHWIN : Porgy and Bess. David Robertson / James Robinson

COMPTE-RENDU, opéra. NEW YORK, Met, le 1er fév 2020. GERSHWIN : Porgy and Bess. David Robertson / James Robinson. Avec Wozzeck, dirigé par Yannck Nézet-Séguin, voici l'autre production événement qui atteste de l'excellente santé artistique du Met... **Porgy and Bess** (1935) fait un retour remarqué et réussi sur la scène du Met après plus de 30 années d'absence, avec retransmission en direct en bonus, – très apprécié. L'opéra black que Georg Gershwin écrit avec son frère Ira (pour le livret) doit être chanté par une distribution uniquement black : clause respectée ici à la lettre... **La mise en scène de James Robinson ressuscite ainsi le village de Catfish Row** et ses habitants si attachants. Pour décor unique, une vaste résidence d'un état du sud américain, où l'action prend place dans chaque pièce ; sa mobilité puisque le dispositif tourne sur lui-même dynamise tous les ensembles, en particulier les danses et les chœurs dont le souffle collectif si essentiel au sujet est assuré par le chœur du Met très bien chauffé (très réussi, solide et prenant, chœur « *Gone, gone, gone* »). La ferveur en Dieu relève toujours cette humanité tant de fois mise à terre...



Dans la fosse, le chef **David Robertson** rend grâce à une partition qui élève le jazz au genre opéra, soulignant l'éclat de l'orchestration qui fait la part belle aux cuivres. C'est carré, solide, percutant, incisif car certains protagonistes ne font rien dans la dentelle... s'ils ne tirent un profit concret et immédiat. Rien à dire à l'ensemble des chanteurs dont l'égal investissement renforce les détails de cette fresque humaine très prenante.

Voir le plateau général :

https://www.youtube.com/watch?v=NghjBMn6ZJM&feature=emb_logo

Le couple Jake / Clara (**Donovan Singletary** et **Golda Schultz**) offrent des profils puissants et sensuels de leur personnage (convaincant *Summertime* du début par Golda Schultz). Belle

énergie aussi pour **Denyce Grave** aux graves sirupeux et assurés (Maria), capables de faire face aux manipulations du dealer sans scrupules et venimeux Sportin'life (très juste et même mordant comme un serpent, **Frederik Ballentine**, au très sensuel lui aussi *It ain't necessarily so*). Troublante et touchante, saluons la Serena très humaine de **Latonia Moore** dans son air de femme trahie, abandonnée (*My man's gone now*) ; comme le presque mystérieux et fin Crown de **Alfred Walker** (acte II surtout) : on comprend que Bess un temps se soit entichée de lui, pour revenir vers Porgy. D'autant que le Porgy de **Eric Owens** s'inscrit lui aussi dans une humanité sobre et caractérisée, voire naïve et candide, dont la vérité fait relief (beau duo avec la Bess d'**Angel Blue**).



VIDEO, extrait, duo Porgy / Bess :

Eric Owens et Angel Blue dans le duo de Porgy and Bess's (Acte I) – avec citation du motif de Summertime... Filmé lors de la générale – Production: James Robinson. Conductor: David Robertson. 2019–20 season.

https://www.youtube.com/watch?v=dQb3FxyKw-c&feature=emb_logo

A l'affiche du METROPOLITAN OPERA NEW YORK : Porgy and Bess

Direction : David Robertson. Mise en scène : James Robinson. Angel Blue (Bess), Eric Owens (Porgy), Golda Schultz (Clara), Latonia Moore (Serena), Denyce Graves (Maria), Frederick Ballentine (Sportin' Life), Alfred Walker (Crown), Donovan Singletary (Jake)... Le 1er février 2020. **Reprise : 28 mars, 30 mars, 1er et 5 avril 2020.** Illustration : © K Howard / Metropolitan Opera NY

Livre événement, critique. Le Clavecin des Romantiques par Jean-Patrice BROSSE (éditeur BLEU NUIT, déc 2019)

Livre événement, critique. Le Clavecin des Romantiques par Jean-Patrice BROSSE (éditeur BLEU NUIT, déc 2019)

– Dans ce dernier tome de son histoire du clavecin, l'auteur met en lumière le destin du clavier baroque dès la fin du XVIII^e, avec l'essor des nouveaux modèles ou pianoforte fortement concurrentiels ; l'instrument emblématique de l'Ancien régime sous la Révolution française, certes a été détruit, détesté en raison de ce qu'il représentait ; mais l'auteur montre combien le clavecin s'est maintenu tout au long du XIX^e, révélant l'action de producteurs de concerts à Paris (**Fétis, Prince de la Moskova, Amédée Méreaux...**) qui continuent de programmer les oeuvres de Rameau ou Couperin, suscitant même l'enthousiasme des grands pianistes romantiques passionnés eux aussi par l'instrument et le répertoire baroque ; le cas le plus emblématique reste Chopin, comme on le sait, passionné par JS Bach et aussi, ce qui est moins connu, François Couperin. Cette filiation avérée, passionnante n'est toujours pas abordée au concert : on s'en étonne toujours. Certains virtuoses du clavier romantique, jouent le clavecin comme **Ignaz Moscheles** (sur un Shudi) chez Fétis d'ailleurs.

Ailleurs, ce sont les grands virtuoses du piano qui cultivent une saine curiosité pour les Baroques, jouant leurs pièces

horizons



conçues pour le clavecin : **Louis Farrenc** et son élève **Marie Mongin** (Rameau, Couperin, Bach), ... tout cela conforte le goût de Berlioz qui n'a jamais goûté réellement le timbre ni les délices de la mécanique du clavecin. Pour lui quand un piano sonnait mal, il sonnait comme un clavecin qui « clapote »... voilà qui est dit.

En définitive, le goût du Baroque n'a jamais faibli tout au long du XIX^e romantique ; saluons Fétis et ses concerts parisiens qui dans les années 1830 et jusqu'au milieu des années 1850, programme encore les compositeurs baroques et aussi de la Renaissance dont Jannequin ! Pionnier et visionnaire **Fétis** révèle une sensibilité inouïe aux timbres et à l'aptitude des instruments à jouer « leur » répertoire ; il n'hésite pas à mesurer exactement en le discréditant la pertinence d'un Erard s'agissant des partitions du Fitzwilliam virginal Book (qui regroupe une collection d'œuvres anglaises signées Byrd, Bull, Gibbons, Morley...).

Des éléments mêlés... A contrario d'une histoire de l'art et de la musique où tout s'enchaîne distinctement ; où de nouveaux éléments prennent la place des anciens, l'auteur montre en réalité que tout se mêle, se chevauche et souvent fusionne... ainsi le clavecin, instrument royal à l'époque des Lumières perdure quand les premiers pianoforte affirment leur voix spécifique : incroyable révélation que cet instrument double à la fois clavecin et pianoforte, comportant deux claviers avec sautereaux et becs de plume, et un clavier dont les cordes sont frappées avec des marteaux ; les 2 esthétiques se mêlent et peuvent être jouées par le même musicien ; un tel « monstre fascinant » est présent chez les Mozart ; il est aussi loué par Diderot et D'Alembert dans leur Encyclopédie méthodique (1785).

Les sociétés de musique ancienne à Paris, comme les mécènes ayant favorisé ce goût de l'Antiquité sont évoquées avec justesse. Les concertos de Poulenc ou de Falla n'émergent pas d'un contexte nouveau ; ils participent et prolongent d'une tradition qui n'a en réalité jamais cessé de se maintenir. Dans ce regard qui efface bien des classements et compartimentations réducteurs, l'auteur souligne l'apport de certaines œuvres très riches en enseignement dans ce rapport continu au XVIII^e : ainsi Manon l'opéra de Massenet qui en 1884 cristallise la passion de l'époque pour un certain XVIII^e : l'ouvrage lyrique est nourri de danses baroques et de références évidentes, assumées.



Erudit mais accessible, voire souvent passionnant, l'auteur Jean-Patrice Brosse, claveciniste et organiste, tort le cou à nombre de préjugés et d'idées reçues. C'est toute une perspective de la connaissance et de la recherche qui s'en trouve modifiée ; l'apport est majeur et le livre, captivant. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2020.**



Livre événement, critique. **Le Clavecin des Romantiques** par **Jean-Patrice BROSSE** (éditeur **BLEU NUIT**, déc 2019) – Réf: 9782358840927 (176 pages) – 20 x 14 cm – collection « **Horizons** », 2^e édition – CLIC de classiquenews de février 2020.

<http://www.bne.fr/page77.html>

CD, DVD, BLU RAY. STRAUSS, New Year concert, Concert du Nouvel AN 2020, Andris Nelsons, Vienna Philharmonic (Sony classica)



CD, DVD, Blu ray, critique, concert du NOUVEL AN 2020. VIENNE, Musikverein, le 1er janvier 2020. STRAUSS... Wiener Phil. Andris Nelsons, direction (SONY CLASSICAL). Le concert du NOUVEL AN à VIENNE, ce 1er janvier 2020 marque les débuts dans cet exercice du chef letton Andris Nelsons (41 ans), musicien déjà familier des instrumentistes viennois, avec

lesquels il a enregistré l'intégrale des Symphonies de Beethoven pour DG Deutsche Grammophon. C'est aussi un concert de gala qui ouvre les festivités des 150 ans de la création du Musikverein, salle mythique, dite la boîte à chaussure magique, dans laquelle tous les concerts du Nouvel An se sont déroulés.

Polka rapide composée par Edouard Strauss (le dernier de la fratrie Strauss, aux côtés de Johann II et Josef ; celui qui a brûlé partitions et matériel d'orchestre sous un coup de folie) :

Le caractère général de cette année est dévoilé dès la première œuvre choisie par le chef pour son premier Concert du Nouvel An : de Carl Michael Ziehrer, *Die Landstreicher / Les Vagabonds* (Ouverture). Le chef letton affirme d'emblée sans préambule une joie militaire, galop à la Offenbach, un rien pétaradant (avec coups de piccolos) ; musique un peu trop décorative et narrative pour un début : la sonorité est un rien tendue qui manque de détente, de souplesse. Heureusement, ce raffinement viennois qui nous manquait tant, surgit à l'éclosion de la valse finale : mais Ziehrer ne maîtrise pas l'orchestration comme Johann II et ses frères ; cela sonne un peu raide et sec.

Dans *Message d'amour (Liebesgrüße)*, valse opus 56 de Josef Strauss, la direction est dure et épaisse ; le maestro a choisi surtout des pièces d'inspiration et de caractère nettement militaire comme l'atteste la pièce qui suit du même Josef S : « *Liechtenstein-Marsch* » op. 36, exclamation militaire énoncée comme un quadrille enlevé qui semble évoquer la superbe des armées, en leurs parades de rangs serrés, parfaitement alignés. Le geste pourtant clairs et précis confine à la mécanique.

La *Blumenfest-Polka (Flower Festival Polka)* op. 111 de Johann Strauss II, est enfin la première oeuvre du programme, de vrai grand raffinement aux équilibres instrumentaux plus subtils qui forcent le chef à mieux polir la cadence et colorer davantage en *piani* plus ciselés. Mais le geste demeure généreux et avare en gradations infimes, en phrasés pourtant inscrits et si délectable dans le cas de Johann II. Puis du même Johann, seigneur et souverain de la valse viennoise, c'est « *Wo die Zitronen blüh'n* », *Waltz*, op. 364 (*Where the Lemon Trees Blossom*) : Grande valse au pays des citronniers en fleurs. le début a la flamboyance d'un début wagnérien : cor et flûte enchantés ; c'est un lever de rideau, comme dans un rêve qui dure encore au moment du réveil. Visiblement, maestro Nelsons allège le trait, change son allure militaire et

carrée, pour une souplesse quasi naturelle. Même geste fluide et trépidant dans la dernière pièces, courte et enlevée qui conclut la partie 1 du concert viennois : Knall und Fall, Polka rapide, op. 132 d'Eduard Strauss, celui qui a brûlé partitions et matériel d'orchestre sous un coup de folie, comme pour se venger de ses aînés trop écrasants... Enfin la pétilliance du champagne emmenée en une frénésie certes un peu clinquante se livre à nous par un orchestre en incandescence.

La deuxième partie débute par une ouverture fameuse pour son rythme trépidant et ses couleurs frénétiques dont la cadence et l'orchestration rappellent ... Rossini (celui du Guillaume Tell, à l'ouverture elle aussi, trépidante et très suggestive). L'ouverture de Leichte Kavallerie de Franz von Suppé confirme une écriture taillée pour le drame et le théâtre ; les cors sont à la fête, d'une effervescence exacerbée ; on y retrouve l'entrain de l'ouverture de Guillaume Tell, sa facétie, sa franchise, sa fougue martiale. La carrure du chef va bien à la frénésie conquérante de la musique de Suppé.

Andris Nelsons dirige les

Wiener Philharmoniker Grisant mais pas éblouissant



Dans Cupido, Polka française op. 81 de Josef Strauss, l'orchestre retrouve son aplomb naturel en un rythme modéré (pas trop rapide selon la tradition de la polka française) où souveraines, les cordes sont aguicheuses, d'une suavité élégantissime. Le point d'orgue du programme qui sait jouer aussi la carte touristique avec le concours du Ballet de l'Opéra de Vienne, est la très belle valse de Johann II : « Seid umschlungen, Millionen! » / Be Embraced, You Millions!

/ Embrassez-vous par millier, Waltz op. 443, où l'orchestre joue la partition d'une séquence filmée (le concert est comme chaque année retransmis en direct dans le monde entier) : dans l'enfilade des salons de la résidence d'hiver du prince Eugène de Savoie, danseurs et musiciens racontent le rêve éveillé d'une jeune femme qui revêt une robe de dentelles rouges, au bras d'un prince d'un soir : le couple se forme, se cherche, s'évalue (chorégraphie de Carlos Martinez), au rythme de la subtilité d'une musique entêtante à souhait ; la voici notre équation réussie du kitsch à la viennoise ; temps suspendu que permet la féerie de la valse de Johann II.

Sur ce rythme enlevé, les pièces se succèdent : Fleur de glace, mazurka de Josef Strauss (Polka mazurka op. 55, arrangement: Wolfgang Dörner) dont on retient le chien et le tempérament ;

La gavotte de Josef Hellmesberger Jr. dont les pizzicati maîtrisés réactivent la délicatesse et la rondeur des Wiener Philharmoniker, ambassadeurs inspirés de cette danse héritée du XVIII^e ; le galop du Postillon (op. 16/2, Arrangement: Wolfgang Dörner) du Strauss danois, Hans Christian Lumbye et qui permet au chef amusé, de jouer du clairon car il a commencé sa carrière de musicien en jouant cette partie... Là encore, signature du programme dans son ensemble, c'est la verve militaire et le rythme rien que conquérant jusqu'à la transe qui marquent les esprits.

Clin d'oeil à l'anniversaire Beethoven en 2020 (250^e anniversaire de la naissance en 1770 à Bonn), l'orchestre joue quelques unes des contredanses de Ludwig van B., soit les pièces 1, 2, 3, 7, 10 & 8 des 12 Contretänze WoO 14. C'est un festival de courtes pièces d'une rare frénésie chorégraphiques en effet et qui se prêtent idéalement à leur mise en danse par trois couples du Ballet de l'Opéra de Vienne dont l'une des danseuse en look Dior, chapeau / jupe au dessin parisien. Mais les danses elles sont très mozartiennes ; dont certaine ont une mélodie qui sera repris dans le ballet « Les Créatures de Promothée » ; avec cette trépidation rythmique, si

emblématique de la symphonie n°8 (entre autres) : tout le génie de Ludwig est concentré, avec ce goût de la variation, cette nervosité virile d'un Beethoven traversé par une fougue primitive.

Le concert se déroule ensuite en soulignant le raffinement et l'invention mélodique des aînés de la fratrie, aussi inspirés l'un que l'autre : surtout Johann Strauss Jr. : « Freuet euch des Lebens » (Joies de la vie : valse opus 340 écrite et jouée ici même pour inaugurer le Musikverein (janvier 1870) ; puis l'inusable Tritsch-Tratsch Polka,

Polka rapide op. 214 qui reste le grand classique de la trépidation viennoise avec la caisse claire, rythmiquement nerveux et enjoué, d'une séduction irrésistible.

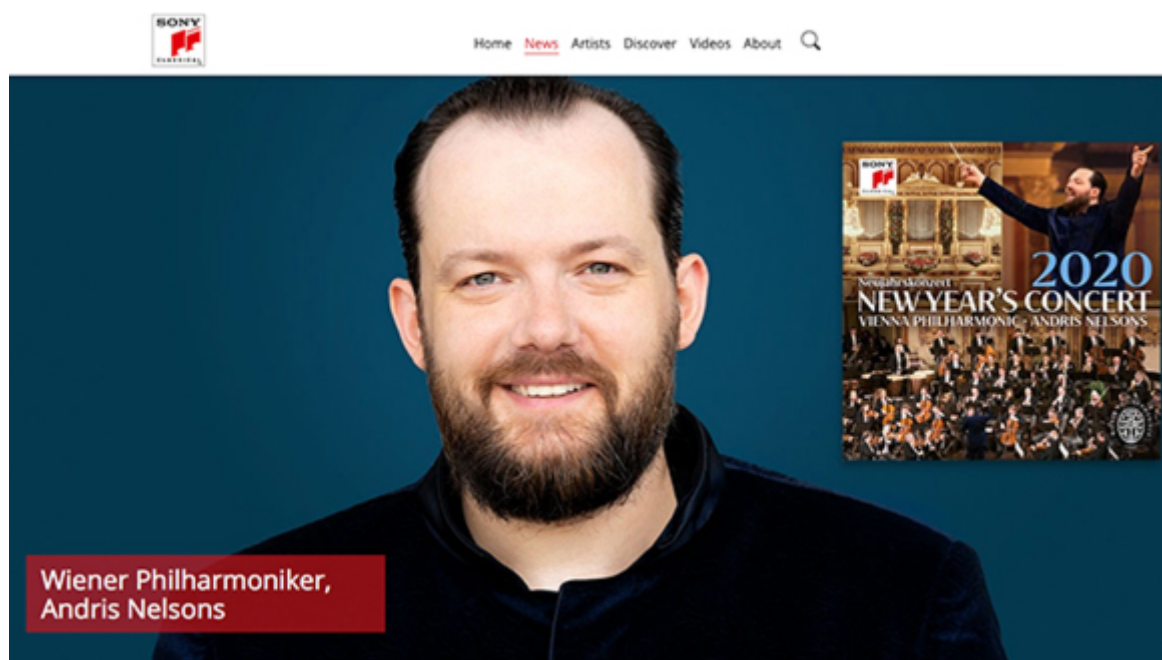
Tout concert du Nouvel An à Vienne ne peut se terminer sans ses deux volets de conclusion, signés des deux Johann, le fils et le père : Le beau Danube bleu (Johann II) dont le début est à peine esquissé pour permettre au chef et aux musiciens de dire leurs vœux ; puis cette autre poncif : La Marche de Radetski (du père, Johann I), qui permet au public, conquis à ce stade du concert, d'interagir avec le chef, en claquant des mains ... le rituel est rodé ; il est devenu parfaitement huilé.

Au risque d'une certaine routine. Dans sa continuité, ce concert du Nouvel An à Vienne ne dépare pas de la perspective déjà écoutée. On y relève cependant pas la finesse d'élocution comme la subtilité dont ont été capables en leur occasion, les maestros précédents tels [Dudamel](#), [Jansons](#), Welser-Möst... Avec Nelsons, et avant lui en 2018, [Muti](#), comme avant Thielemann, la finesse et la grâce ont laissé la place à l'intensité et la fougue. Question de style.

Grisant mais pas éblouissant. A chacun sa préférence. SONY édite le cd et le dvd du concert du Nouvel An 2020 (comme chaque année).

CD, DVD, BLU RAY, critique, concert du NOUVEL AN 2020. VIENNE, Musikverein, le 1er janvier 2020. STRAUSS... Wiener Phil. Andris Nelsons, direction.

En savoir plus, visitez le site de SONY CLASSICAL :



LIRE nos précédents critiques et comptes rendus du **CONCERT DU NOUVEL AN à VIENNE** :



[Compte rendu, critique, concert. Vienne, Musikverein, le 1er janvier 2018. CONCERT DU NOUVEL AN 2018. Wiener Philharmoniker / Riccardo Muti, direction.](#)

Pour le concert du Nouvel An à Vienne ce 1er janvier 2018, revoici les instrumentistes du Philharmonique de Vienne sous la direction du chef familial pour eux, **Riccardo Muti**. Nous les avons quittés ici même [le 1er janvier 2017 sous la direction de Gustavo Dudamel](#) : jeune et très précis maestro : le plus jeune alors depuis des décennies à diriger les prestigieux instrumentistes autrichiens. Les ors et les fleurs en surabondance, selon le goût spécifique des Viennois pour l'ultra kitsch (Sissi n'est pas loin, sans omettre les fastes sirupeux de Schönbrun), soulignent l'importance musical, surtout médiatique de l'événement.

[Compte-rendu critique, concert. VIENNE, Musikverein, dimanche 1er janvier 2017. Wiener Philharmoniker. Gustavo Dudamel, direction.](#)



Depuis 1958, le concert du Nouvel An au Musikverein de Vienne est retransmis en direct par les télévisions du monde entier soit 50 millions de spectateurs ; voilà assurément à un moment important de célébration collective, le moment musical et

symphonique le plus médiatisé au monde. En plus des talents déjà avérés des instrumentistes du Philharmonique de Vienne, c'est évidemment le nouvel invité, pilote de la séquence, Gustavo Dudamel, pas encore quadra, qui est sous le feu des projecteurs (et des critiques).

et aussi :

LIRE AUSSI nos précédents comptes rendus du Concert du NOUVEL AN à VIENNE 2016, 2015, 2014, 2012, 2010... :

Mariss Jansons / Concert du nouvel AN à VIENNE 2016

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-concert-du-nouvel-an-2016-a-vienne-neujahrskonzert-new-years-concert-2016-vienna-philharmonic-wiener-philharmoniker-orchestre-philharmonique-de-vienne-mariss-jansons-directio/>

Zubin Mehta / Concert du Nouvel An à VIENNE 2015

L'hommage au génie de Josef Strauss

<http://www.classiquenews.com/cd-concert-du-nouvel-an-a-vienne-2015-philharmonique-de-vienne-zubin-mehta-1-cd-sony-classical/>

Daniel Barenboim / Concert du Nouvel An à VIENNE 2014

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-vienne-konzerthaus-le-1er-janvier-2014-concert-du-nouvel-an-oeuvres-de-johann-strauss-i-et-ii-edouard-josef-et-richard-strauss-avec-les-danseurs-de-lopera-de-vienne-wiener-phil/>

Franz Welser-Möst / Concert du Nouvel An à VIENNE 2013

<http://www.classiquenews.com/neujahrskonzert-new-years-concert-concert-du-nouvel-an-vienne-2013franz-welser-mst-1-cd-sony-classical/>

Mariss Jansons / Concert du Nouvel An à VIENNE 2012

<http://www.classiquenews.com/vienne-musikverein-le-1er-janvier-2012-concert-du-nouvel-an-wiener-philharmoniker-mariss->

jansons-direction/

[Georges Prêtre / Concert du nouvel AN à VIENNE 2010](#)

CD, événement, critique. MODERNISME : Liatochinski, Tchesnokov, Chostakovitch. S. Nemtanu / Orchestre Symphonique National d'Ukraine / Bastien Stil (1 cd Klarthe)



CD, événement, critique.
MODERNISME : Liatochinski,
Tchesnokov, Chostakovitch. S.
Nemtanu / Orchestre Symphonique
National d'Ukraine / Bastien
Stil (1 cd Klarthe) – A la
pointe des projets originaux et
participatifs, l'éditeur **Klarthe**
édite un programme
magistralement investi, fruit
d'un appel aux dons passés sur

les plateformes dédiées ; la promesse est exaucée : la
réalisation est indiscutable et nous plonge dans cette

modernité propre aux années 1920 quand l'URSS s'ouvre à la modernité européenne (d'où le titre « Modernisme »), grâce à de forts tempéraments : **Chostakovitch** (Symphonie n°1, 1926), le moins célèbre Boris **Liatochinski** (Ballade pour piano op. 24 en 1929); les deux partitions sont mises en perspective avec le compositeur contemporain ukrainien, **Dimitri Tchesnokov** dont la violoniste **Sarah Nemtanu** crée ici le très dense et éclectique, Concerto pour violon opus 87.

Dans sa Ballade, Boris **Liatochinski** (1895-1968) écrit une magistrale synthèse du post romantisme surexpressif entre Scriabine, Stravinsky, Bartok. En une boucle qui ouvre et se referme sur un même ostinato grave voire lugubre, la pièce regorge d'accents (danse fiévreuse et impérieuse dans la seconde séquence), fruits d'un éclectisme expérimental ; exaltée par une orchestration raffinée, **elle scintille même dans le noir**, finement transcrite ici par Dimitri Tchesnokov, en une Fantaisie démoniaque aux résonances ténébreuses. L'œuvre diffuse peu à peu une inquiétude permanente, étrangeté libre, hypnotique d'un monde perdu ou condamné. Voilà qui installe une résonance évidente avec la Symphonie de Chostakovitch, jouée en dernière partie.

Né en 1982, l'ukrainien Dimitri **Tchesnokov** assume les influences occidentales de Liatochinski, Schnittke, Pekka-Salonen et John Adams ! Il a aussi travaillé en France auprès de Guillaume Connesson. Le Concerto, commande du chef Bastien Stil, est certainement emblématique de son éclectisme pourtant puissant et personnel, très narratif ; l'œuvre enchaîne 3 mouvements plutôt caractérisés : Largo où la ligne soliste de l'alto se détache en liberté, en un cheminement libre, tendu (somptueuses lignes dans l'aigu), ivre, ponctué par des clusters orchestraux longs, étirés, au souffle dramatique ; enchaînant danse légère et nerveuse, puis marche finale.

Le volet central (Intermezzo) ressuscite les enchantements nocturnes comme la rêverie d'un promeneur solitaire : s'y affirme le goût du compositeur pour une orchestration fine et

raffinée (bois bavards et saillants) et aussi des changements de climats rapides car le soliste emporte bientôt tout l'orchestre dans un cheminement plus fanfaronnant, enivré, exalté, interrompu, dont la verve annonce le dernier mouvement : Finale « la Ronde », le plus court des 3 mouvements, c'est un scherzo nerveux et agile conduit par l'éloquence quasi électrisée du violon dont le discours s'intensifie, s'embrase ; vivifié par une ligne quasi rhapsodique, c'est à dire libre, aux traits virtuoses acérés puis aux longues phrases étirées qui convoquent un ultime repli, pudique ...qui conclut la pièce dans le murmure.

Il y faut toute la démesure intérieure de **Sarah Nemtanu**, sa très riche palette de nuances, dans les pianos ténus, les acoups exacerbés pour en comprendre la versatilité dramatique et jamais superficielle, pour en faire jaillir le sens d'une virtuosité tournée vers l'urgence intérieure.

La diversité des épisodes, le soin dans la caractérisation instrumentale en particulier dans le tissu orchestral pourraient envisager une perte de l'équilibre et de la cohérence globale ; rien de tel car jaillit du début à la fin, un allant tragique, parfois menaçant et sourd qui apporte l'assise et l'architecture.

✘ Le chef **Bastien Stil** souligne dans **la Symphonie n°1 d'un Chostakovitch** (1906-1975) âgé de ... 19 ans, ce qui compose sa profonde unité et sa cohérence à travers les quatre mouvements enchaînés. Déjà l'auteur maîtrise son langage, l'un des plus ambivalents, à la fois enivré (la valse dès le premier mouvement) et sarcastique, tendre et ironique. Au rire déjà trouble, interrogatif de l'Allegretto, faussement amusé voire facétieux, répond l'Allegro de forme scherzo, grinçant voire parodique. La densité et l'épaisseur se renforcent encore dans le Lento, pesant et mystérieux (hautbois puis flûte tendus, lointains mais « inquiets ») où se colore la ligne parfois imperceptible mais durable de la trompette : s'y déploie l'étoffe tragique qui enveloppe toutes les partitions du compositeur. Saisi entre un calme de façade et une angoisse

plus ténue. Chef et orchestre donnent la mesure de cet état intermédiaire, qui pourrait être inconfortable, mais qui installe un souffle puissant, équivoque et étrangement grandiose. Voilà le vrai et le plus authentique Chostakovitch qui s'affirme ici avec une maîtrise sonore, un sens de la construction, ... remarquables.

Comme chez Ravel, l'énergie heurtée, versatile du Finale s'emporte en une ultime liesse débridée (piano déluré, et tous les pupitres comme exaltés, ivres...), elle aussi ambivalente, qui tient de l'exaltation et de la libération, de la violence surtout, à la fois animale, instinctive, terrifiante ; la texture, l'architecture, l'épaisseur de ce Finale, d'une ahurissante maturité au regard de la jeunesse de l'auteur, sont détaillées et incarnées avec une sincérité et une compréhension, passionnantes. Le chef et les instrumentistes de **l'Orchestre Symphonique National d'Ukraine** en délivrent toute l'intensité jusqu'aux limites des timbres (bois et cordes), dans le tutti final, lui aussi, au sommet de l'ambivalence (apothéose et fin, ou syncope et interruption ?). Tout est là dans ce mystère non élucidé d'une fin en pointillés.



CD, événement, critique. MODERNISME :
Liatochinski, Tchesnokov, Chostakovitch. S.
Nemtanu / Orchestre Symphonique National
d'Ukraine / Bastien Stil – 1 CD [Klarthe](#) : K 087
(Distribution : PIAS) – Durée : 1h07min

VOIR le TEASER VIDEO

<https://www.youtube.com/watch?v=-Fh4hy-enlc>

L'album « Modernisme », sous la baguette du chef d'orchestre Bastien Stil avec la violoniste Sarah Nemtanu, plonge au cœur de la musique soviétique entre 1917 et 1932...

The album « Modernism », under the baton of the talented conductor Bastien Stil and featuring the brilliant violinist Sarah Nemtanu, takes you into the heart of Soviet music from 1917 to 1932 ...

Listen to the emblematic 1st Symphony by Shostakovich in a remarkable performance of the National Symphony Orchestra of Ukraine. Discover Liatochinski's "Balade" Op.24 and finally the world's first recording of Dimitri Tchesnokov's Violin Concerto composed in 2015 in resonance of the great masters of the past.

Programme :

Boris Liatochinski (1895-1968), orchestration Dimitri
Tchesnokov
Ballade op. 24

Dimitri Tchesnokov (1982)
Concerto pour violon et orchestre op. 87
(création)

Dmitri Chostakovitch (1906-1975)
Symphonie n°1 op. 10

Achetez :

<https://smarturl.it/modernisme?IQid=www.klarthe.com>

CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019)



CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019). D'abord, analysons la lecture des **lieder avec orchestre** : Diana Damrau, soprano allemande, mozartienne et verdienne, au sommet de son chant charnel et clair, parfois angélique, se saisit du testament spirituel et musical du Strauss octogénaire, le plus inspiré, qui aspire alors à

cette fusion heureuse, poétique, du verbe et de la musique en un parlé chanté, « *sprechgesang* » d'une absolue plasticité. Une lecture extrêmement tendre à laquelle [le chef Mariss](#)

[Jansons \(l'une de ses dernières gravures réalisées en janvier 2019 avant sa disparition survenue en nov 2019\)](#) sait apporter des couleurs fines et détaillées ; une profondeur toute en pudeur.

Née en Bavière comme Strauss, Diana Damrau réalise et concrétise une sorte de rêve, d'évidence même en chantant le poète compositeur de sa propre terre. Strauss était marié à une soprano, écrivant pour elle, ses meilleures partitions. Celle qui a chanté Zerbinette, figure féminine aussi insouciant que sage, Sophie, autre visage d'un angélisme loyal, Aithra du moins connu de ses ouvrages Hélène d'Egypte / Die Ägyptische Helena, se donne totalement à une sorte d'enivrement vocal qui bouleverse par sa sincérité et son intensité tendre comme on a dit.

Des Quatre derniers lieder / Ver Letzte Lieder, examinons premièrement « **Frühling** » : éperdu, rayonnant voire incandescent grâce à l'intensité ardente et pourtant très claire des aigus, portés par un souffle ivre. Cependant, la ligne manque parfois d'assise, comme si la chanteuse manquait justement de soutien. Puis, « **September** » s'enivre dans un autre extase, celle d'une tendresse infinie dont le caractère contemplatif se fond avec son sujet, un crépuscule chaud, celui enveloppant d'une fin d'été ; la caresse symphonique y atteint, en ses vagues océanes gorgées de volupté, des sommets de chatoyance melliflue, – cor rayonnant obligé, pour conclure, où chez la chanteuse s'affirme cette fois, la beauté du timbre au legato souverain.

« **Beim Schlafengehen** » d'après Hermann Hesse, plonge dans le lugubre profond d'une immense lassitude, celle du poète éprouvé par le choc de la première guerre et le déclin de son épouse : impuissance et douleur ; la sincérité et cet angélisme engagé qu'exprime sans affect la diva, bouleversent totalement. En particulier dans sa réponse au solo de violon qui est l'appel à l'insouciance dans la candeur magique de la nuit. Cette implication totale rappelle l'investissement que

nous avons pu constater dans certains de ses rôles à l'opéra : sa Gilda, sa Traviata... consommées, ardentes, brûlantes. Presque wagnérienne, mais précise et mesurée, la soprano au timbre ample et charnel reste, -intelligence suprême, très proche du texte, faisant de cette fin, un déchirement troublant.

« ***Im Abendrot*** » : malgré l'émission première de l'orchestre, trop brutale, épaisse et dure, le soprano de Damru sait s'élever au dessus de la cime des cors et des cordes. La qualité majeure de Diana Damrau reste la couleur spécifique, mozartienne que son timbre apporte à l'articulation et l'harmonisation des Lieder orchestraux : **irradié, embrasé, et pourtant sincère et tendre, transcendé et humain, le chant de Diana Damrau convainc totalement** : il s'inscrit parmi les lectures les plus personnelles et abouties du cycle lyrique et symphonique.

La flexibilité des registres aigus, l'accroche directe des aigus, la présence du texte, rendent justice à l'écriture de Richard Strauss qui signe ici son testament musical et spirituel, un accomplissement musical autant qu'un adieu à toute vie.

Le reste du programme enchaîne les lieder avec la complicité toute en fluidité et délicatesse du pianiste **Helmut Deutsch**, à partir de ***Malven***... qui serait donc le 5è dernier lieder d'un Strauss saisi par l'inspiration et d'un sublime remontant à nov 1948, « dernière rose » pour sa chère diva Maria Jeritza... laquelle, comme soucieuse et trop personnelle, révéla l'air en 1982 ! Le soprano de Damrau articule, vivifie les **4 *Mädchenblumen*** dont la coupe et le verbe malicieux, enjoué rappelle constamment le caractère de Zerbinette. Ce caractère de tendresse voluptueuse quasi extatique appelant à un monde pacifié, idyllique qui n'existera jamais, semble dans le pénultième ***Befreit***, chef d'oeuvre à l'énoncé schubertien, traversé par la mort et la perte, le deuil d'une ineffable souffrance bientôt changée en bonheur final, que la diva incarne embrasée dans le moelleux d'aigus irrisés et calibrés,

son timbre éprouvé, attendri.



Morgen l'ultime lied orchestré, d'après le poème de Mackay, se cristallise en une ivresse éperdue qui aspire au renoncement immatériel, à l'évanouissement, à la perte de toute chose : legato, flexibilité, beauté du timbre, associé à l'élégie du violon solo font un miracle musical pour ce programme d'une évidente musicalité. Splendide récital, élégant, tendre, musical. Bravo Diana.

CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019). Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks / **Mariss Jansons**. L'heure n'est pas aux comparaisons déraisonnables tant leurs timbres et moyens respectifs sont très différents mais le hasard des parutions fait que ERATO publie en janvier le même programme des Quatre derniers lieder, par Diana Damrau donc (orchestre) et par la franco-danoise [Elsa Dreisig \(piano\)](#), cette dernière interprète hélas moins convaincante et naturelle que sa consœur allemande... d'autant que la chanteuse française intercale diverses mélodies françaises et russes entre chaque lied de Strauss, au risque d'opérer une césure dommageable...

VIDEO : Dama DAMRAU chante *September* de Richard Strauss

LIRE aussi [notre dépêche MORT DU CHEF MARISS JANSONS, nov 2019](#)